

L'Énigme d'Ormana



Du même auteur :

L'oiseau bleu de Cnossos, L'Harmattan, 2007

Honorine Ploquet

L'Énigme d'Ormana

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS

Collection Coup de cœur

93200 Saint-Denis – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS Collection Coup de cœur

175, boulevard Anatole France, 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-35335-397-2

Dépôt légal : Octobre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Prologue

Il y avait bien longtemps, avant que la vie n'apparaisse, le monde n'était que chaos et guerres entre les Puissances Créatrices. Mais au terme de titanesques affrontements, la Force Terrestre, aidée par le Divin Astral, triompha sur le Monde des Eaux. Elle sépara les océans grâce à d'immenses terres planes, et, tandis que le Divin Astral lui apportait le soleil bienfaiteur, l'air tiède et la paisible nuit, la vie alors apparut.

Ainsi naquit le Continent.

Mais cet équilibre fut menacé par la revanche que le Monde des Eaux préparait. Ce monde aquatique, sournois et obscur, déchaîna un jour sa colère et décida d'engloutir à jamais les terres. La Force Terrestre para les Eaux en se soulevant.

Ainsi furent créées les montagnes.

Les Eaux à nouveau repoussées et vaincues se retirèrent. La Force Terrestre offrit aux terres une vie d'autant plus abondante, plus belle et plus agréable encore. Le Divin Astral, quant à lui, s'éleva plus haut et se mit à briller. Puis le temps passa dans la paix et l'harmonie.

Le Monde des Eaux ruminait depuis longtemps sa vengeance qui serait la plus redoutable que tout l'Univers puisse connaître, mais également la plus subtile qui n'eût jamais été inventée. Et cela fonctionna, car ni la Force Terrestre, ni le Divin Astral ne purent prévoir une telle offensive.

Il arriva qu'un jour, le ciel, autrefois d'un bleu lumineux, fût couvert par de gigantesques nuages qui déversèrent sur la terre des pluies torrentielles. Cette eau s'infiltra de toute part dans le sol, dans les montagnes. Bientôt, la vie périt, emportée par d'imparables coulées de boues. Lorsque les nuages disparurent, le soleil ne parvint

plus à sécher cette terre dévastée. Alors, la Force Terrestre et le Divin Astral, affaiblis, implorèrent le Monde des Eaux de cesser cette attaque. Mais ce dernier ne voulut rien entendre.

Lorsque la terre fut de nouveau sèche et que la vie reprenait peu à peu, le Monde des Eaux eut à nouveau une idée. Il créa de gigantesques créatures à l'image des dieux des Océans qui envahirent les terres afin de les exploiter, puis de les saccager. Ces Géants étaient immortels, intelligents, profiteurs et sans pitié. Ils pillèrent les fruits de la nature, construisirent des édifices à leur taille, rasèrent les forêts, creusèrent les montagnes, modifièrent les paysages, inventèrent des outils, des objets et des armes que même les Puissances Créatrices n'auraient eu idée.

Désespérée, la Force Terrestre se mit à trembler dans l'espoir de faire disparaître ces créatures, en vain. Le Divin Astral se mit à briller plus fort, mais en fut incapable. Ils n'avaient plus la force de se battre. Et s'ils le tentaient, ils craignaient que cela ne compromette la vie innocente qui survivait tant bien que mal sur la terre et dans les airs.

Alors leur vint une idée. Ils firent naître des créatures, les seules à être capables d'affronter ces Géants. Elles étaient pourtant bien plus petites, néanmoins dotées d'une grande beauté, intelligentes, très rusées, mais mortelles. Ce furent les Humains. Ils peuplèrent d'abord les terres oubliées des Géants et apprirent à se battre, à trouver des forces en cultivant la nature, en domptant les chevaux.

Guidés par le Monde des Eaux, les Géants attendaient ces créatures pour leur livrer un combat sans merci. Mais, malgré les nouvelles pluies qui s'abattaient sur les terres peuplées des Humains, malgré les déluges de neige qui tombaient, ces petits êtres semblaient résister à toute épreuve. Et même, ils utilisaient l'eau pour vivre et faire vivre.

Le Monde des Eaux ordonna alors aux Géants d'en finir avec eux.

Le chaos s'installa sur les terres du Continent. Les Humains combattirent les Géants avec hargne et bravoure. La Force Terrestre les aida en tremblant là où les attendaient les Géants, le Divin Astral soufflait des tempêtes sur les ennemis. Mais cela ne semblait pas suffire.

La dernière ruse du Monde des Eaux mit fin à cette lutte qui s'apprêtait à devenir éternelle. Il donna naissance à son tour à un peuple presque semblable aux Humains, qui devint son plus grand ennemi. L'Histoire voulut que la Force Terrestre, dans un accès de

colère, tremble si fort qu'elle sépara du Continent les terres où vivaient la plupart de ces humains ennemis.

Ainsi, furent créées les grandes îles du nord, l'Harnekal.

Délaissés de la Force Terrestre et du Divin Astral, les survivants isolés sur le Continent s'éteignirent rapidement et les Géants dépérèrent peu à peu. Une seule de ces créatures du Monde des Eaux, une femme nommée Ormana, survécut à cette déchéance et, par le Passage Merveilleux, conduisit les Géants rescapés au cœur de la gigantesque montagne, la plus élevée et la plus imposante du Continent : la Haute Blanche.

Là, ils s'y enfermèrent tous, dans l'attente d'une formidable vengeance qui mettrait fin à l'Humanité, ainsi qu'aux mondes terrestre et astral.

Avant de fermer la porte de la montagne, Ormana inscrivit sur la paroi de l'entrée une énigme que seul un héritier du Monde des Eaux capable de mener à bien l'ultime mission pourrait résoudre. La porte s'ouvrirait alors et libérerait le peuple Géant, plus fort que jamais.

Pendant ce temps, les Humains pouvaient enfin goûter à la paix, dans l'espoir que jamais ne viendrait le jour où l'Énigme d'Ormana serait élucidée...

1

Le soleil peinait ce jour-là à percer les nuages. Il ne faisait ni froid ni chaud. Un vent soufflait par moments, bien assez fort pour faire frémir les feuilles aux couleurs automnales. Toutes les conditions étaient réunies.

Le plan d'attaque était prêt.

Derrière la colline, ils se répartirent en toute discrétion. Deux par deux, ils se faufilèrent à travers hautes et les arbres épars du champ sauvage. Leur grande taille les contraignit à se courber.

L'arc dans le dos, l'épée ou la hache à la ceinture, ils approchèrent progressivement du village. Le vent redoubla d'intensité, ce qui couvrit le murmure de leur passage.

Les guerriers guettaient l'évolution de l'offensive. Deux d'entre eux allaient bientôt entrer en scène. Les autres allaient rester d'abord en arrière, puis se disperser en toute discrétion. Parmi eux, se tenait un homme, plus âgé, mais silencieux. Il mesurait deux têtes de moins que les autres et ruminait l'acte qu'il venait de commettre.

Mais avait-il eu le choix ? Ceux qui le retenaient l'avaient menacé de s'en prendre à sa famille s'il ne les guidait pas jusque-là. Il se trouvait lâche. Il voulait mourir.

Autour de lui, les barbares guettaient un signal, celui des hommes partis en éclaireur une centaine de mètres plus loin. Le vent se calma, comme si le Divin Astral, qu'ils maudissaient pourtant, voulait leur accorder une grâce.

Il s'écoula un bon moment, à l'issue duquel les guerriers, allongés dans l'herbe au sommet du relief, s'agitèrent. Doucement, ils rampèrent en arrière jusqu'à rejoindre leurs compagnons. C'était aux deux barbares de jouer à présent. Ils réajustèrent leurs capes de

voyageur, s'enduisirent légèrement le visage de terre, dissimulèrent leurs armes dans les plis de leurs tenues et contournèrent le versant.

Enfin, ils étaient visibles.

Les deux hommes s'engagèrent dans les herbes hautes sur un terrain peu pentu. Bientôt, ils pourraient rejoindre un sentier.

Dans une faible vallée assez étendue et dégagée, de vastes champs entretenus entouraient une concentration de petites maisons de bois. Au pied du relief, sinuait une rivière bordée d'arbres. Il fallait la franchir par un petit pont un peu plus loin. Les collines dominaient ce paysage, vêtues à leurs sommets de boisements aux couleurs flamboyantes de la saison.

Au centre du village, sur une minuscule place, se promenaient des habitants. Un puits construit occupait son centre et, plus les deux hommes avançaient, plus ils distinguaient nettement. Des femmes portaient ensemble de larges panières. Autour d'elles, couraient des enfants. Entre les maisons, les rares espaces qui les séparaient offraient un passage où déambulaient des hommes.

À l'ouest et au nord du village, deux autres sentiers bien dessinés traversaient la prairie. L'un suivait une rivière et s'enfonçait dans les champs et l'autre franchissait la vallée entre le relief que descendaient les deux barbares et celui, moins élevé et couvert d'un sous-bois, sur leur gauche.

Plus ils approchaient, plus le son des voix et les cris des enfants devenaient distincts. Un chien se mit à aboyer. Les deux guerriers se figèrent en même temps. Un animal à poils long et roux, d'une corpulence trapue, venait de s'élancer dans leur direction. Lorsqu'un petit garçon se mit à courir pour le rappeler à l'ordre et que l'animal lui obéit, les voyageurs se détendirent et reprirent leur marche.

Ils venaient d'être repérés.

L'enfant pointa son bras dans leur direction. À ses côtés, les femmes virent leur attention attirée par deux silhouettes inconnues et bientôt, le village tout entier s'attoupa à l'entrée.

Le vent se calma, les nuages s'assombrirent, mais l'arrivée de voyageurs réveilla la gaîté des habitants. D'abord intrigués mais curieux, ils affichèrent rapidement leur bonne humeur, d'autant plus enchantés de constater que ces inconnus parlaient leur langue, néanmoins avec un étrange accent, et dégageaient malgré une fatigue évidente, une attitude respectueuse et avenante.

Les deux voyageurs se montrèrent détendus et saluèrent un petit homme, au ventre rebondi, qui se présenta comme étant le chef. Puis

ils s'inclinèrent, gagnant ainsi la confiance du peuple qui les entourait.

– Soyez les bienvenus à Urkan, fiers voyageurs. Que votre passage dans notre village vous apporte quiétude et bien-être, annonça-t-il en esquissant un sourire.

*
* *
*

Adossé contre la façade de l'une des maisons bordant la place du village, Farias reprenait difficilement son souffle. Alerté par l'agitation, il avait dû abandonner en toute hâte son panier de linge sur la berge de la rivière. Comme les villageois s'étaient rassemblés pour accueillir les voyageurs, personne n'avait remarqué que le vieil homme se précipitait dans une ruelle au pas de course, traînant des pieds, le dos courbé, afin de trouver refuge en arrière de la foule. Depuis sa cachette, il pouvait ainsi guetter discrètement cette inhabituelle venue. Depuis qu'il vivait à Urkan, le vieil homme n'aimait pas les voyageurs.

Pendant ce temps, les inconnus avançaient, entourés par les villageois et, par conséquent, s'approchaient de lui sans le savoir.

Pas encore.

Le vieil homme osa pencher davantage sa tête au-delà de la façade afin de mieux les discerner et soudain, son corps se mit à trembler. Il se redressa, crispé, contre la paroi en bois de la maison.

Ce n'était pas tant leurs visages, mais leur imposante carrure qui lui rappela un souvenir bien lointain. Il n'y avait aucun doute. Le vieillard chercha rapidement une solution et, discrètement, s'éclipșa entre les façades presque mitoyennes des habitations.

La foule n'était pas très dense. Ainsi, repéra-t-il la silhouette fine et élancée d'un jeune homme brun qui semblait prendre part de loin aux salutations. Le vieillard contourna l'une des maisons et, arrivé de l'autre côté, il jugea possible de se faire entendre sans être vu.

Il l'appela dans un murmure.

À son soulagement, Amyan fut le seul à se retourner. Lorsqu'il le reconnut, le garçon recula. Personne ne lui prêta la moindre attention. Chacun était occupé à admirer les deux inconnus.

– Suis-moi, ne perdons pas de temps, chuchota Farias, la voix troublée.

Amyan n'eut pas le temps de poser de question que le vieil homme lui saisit le bras et l'entraîna à un rythme soutenu dans une ruelle peu large. Régulièrement, il jetait un regard anxieux en arrière. Mais plutôt que de poursuivre jusqu'à l'orée du bois où il vivait, Farias s'arrêta entre deux murs étroitement rapprochés et s'assura que personne ne rôdait dans les parages. Puis il marmonna quelque chose à l'oreille du garçon.

– Je n'arrive pas à le croire, gémit Amyan, le souffle coupé. En êtes-vous certain ?

– Cela ne fait aucun doute. Approche, mon jeune ami.

Le vieil homme posa une main affectueuse sur l'épaule de son élève. Amyan n'avait que rarement vu Farias arborer un tel état de contrariété. Ignorant tout ce qui pouvait provoquer un tel tourment, il se contenta de l'observer, attendant une explication.

Au-dessus d'eux, le soleil disparut derrière un gros nuage gris. La lumière se faufilait faiblement entre les façades en bois sombre. Dans cette atmosphère tiède mais brusquement obscure, Amyan scruta les traits tendus d'un visage usé par le temps. À cet instant-là, il se rendit compte qu'il ne s'agissait pas uniquement de la vieillesse.

– Amyan, c'est moi que ces barbares recherchent.

L'adolescent secoua sa tête pâle parsemée de fines tâches de rousseur et entraîna ses cheveux noirs et souples dans ce geste de désarroi. Ses yeux bruns devinrent humides.

– N'y a-t-il pas un moyen de s'échapper ?

– Hélas, si je m'échappe, c'est à toi qu'ils s'en prendront, puis au village entier, jusqu'à ce qu'ils me découvrent. Je ne permettrai jamais ce désastre.

Il venait de tourner la tête en direction de la place où se tenaient les villageois.

– Ils ne savent pas encore où je suis. Ils ignorent aussi qui tu es, ajouta le vieil homme. Mais ils ne sauraient tarder.

– Ce n'est pas possible, susurra Amyan, les yeux désespérés. Dites-moi ce que...

Il s'interrompit. Farias écarta sa vieille cape et saisit un petit sac accroché à sa ceinture. Amyan écarquilla les yeux. Depuis des années, il s'était toujours demandé pourquoi son professeur le gardait en permanence sur lui, même lorsqu'il partait en excursion. Selon lui, il s'agissait de son plus grand secret. Jamais il n'avait osé lui demander ce que cette mystérieuse bourse en cuir renfermait.

Les doigts noueux et crochus de Farias délièrent la lanière. Le sac était plus gros qu'une main d'homme et volumineux comme une petite outre d'eau. Lorsqu'il l'eut détaché, il le lui tendit.

– Le moment est venu. Je dois te le donner.

Amyan lança un regard gêné vers le vieillard. Ses mains tremblèrent au contact de cette texture usée mais solide.

– Il est bien plus judicieux que cela te revienne, sinon, il tombera entre *leurs* mains. Peut-être te sera-t-il plus utile qu'il ne l'a été pour moi, ajouta-t-il avec un clin d'œil amical et une petite tape sur l'épaule.

Amyan accrocha ses yeux subjugués sur le présent dont il venait de comprendre le sens, sans s'apercevoir que Farias avait levé les yeux, inquiet.

– Maintenant, je veux que tu m'écoutes. Si tu suis ce que je te dis, tu auras tout ton temps pour t'intéresser à ce sujet. Mais maintenant, le moment est venu.

– Mais, ma formation ? Et vous ?

– Je ne peux t'apporter davantage que ce que je t'ai enseigné. Depuis plusieurs mois, n'as-tu pas remarqué que nous parlions de ce que tu savais déjà ?

– Et ce *parchemin* ? gémit-il en montrant le sac.

– Tu auras tout le temps pour le comprendre. Maintenant, écoute-moi attentivement.

Il s'arrêta le temps de fixer avec intensité celui qu'il considérait comme son seul espoir, celui en qui il avait entièrement confiance, celui aussi sur qui allait reposer une mission que lui-même se serait passé d'effectuer. Amyan fronça les sourcils.

– Il faudra que tu te rendes à Orias, en Ermène.

Amyan s'assombrit brusquement. Si un éclair l'avait foudroyé, il se demandait si l'effet aurait été pire. Farias durcit alors son regard.

– Là-bas, tu devras rencontrer un homme. Il s'appelle Ulliè.

Face à l'expression décomposée de son élève, Farias appuya sur son épaule et faillit la secouer.

– As-tu compris ?

– Oui, Professeur, assura le jeune homme d'une voix anormalement aiguë. J'irai à Orias et je rencontrerai Ulliè.

– Très bien. Ensuite, et seulement lorsque tu seras en son unique présence, tu lui diras que Malan court un grand danger car les barbares d'Harnékal sont en route. Est-ce clair ?

Amyan avala avec difficulté et finit par hocher la tête.

– Malan court un grand danger, répéta-t-il d'une même voix. Je n'en parle qu'en la seule présence d'Ulliè. Mais qui sont ces gens ?

– Je n'ai pas le temps de te l'expliquer. Lui, te dira ce qu'il manque à ton savoir... Amyan, tu sais à quel point tout cela est important. Sois très prudent. Les Sentinelles ne t'épargneront pas si tu fais le moindre écart.

– Je sais. Mais en aurai-je le courage ?

– Amyan, veux-tu que toute cette histoire ait un sens ?

Il se contenta de hocher la tête, incapable de trouver les mots.

– Alors le courage, tu le trouveras. Maintenant, pars et ne cherche pas à t'éloigner de ce que je t'ai demandé. Ai-je ta parole ?

– Oui, Farias. Vous avez ma parole.

Le vieil homme le regarda et, pour la première fois, l'étreignit avec une affection paternelle. Amyan eut peine à retenir ses larmes.

– Que va-t-il advenir de vous ?

– Ne t'inquiète pas pour moi. Ils ne me tueront pas.

Il y eut un bref silence. Puis Farias se détacha du jeune homme.

– Tu as été un élève formidable. Je n'aurais jamais rêvé mieux.

Amyan baissa la tête et comprit ce qu'il devait faire à présent. Mais avant de faire demi-tour, il regarda pour la dernière fois celui qui lui avait apporté passion et sens à sa vie.

– Pourquoi Nérétène n'a-t-elle jamais pu être auprès de moi durant toutes ces années ?

– Tu le comprendras lorsque tu rencontreras Ulliè.

– Et... pourrai-je parler de vous à cet homme ainsi qu'à Malan ?

Bien que Farias acquiesce d'un léger signe de tête, il semblait à Amyan que son vieux professeur venait de tressaillir. Il n'insista pas et, serrant le sac dans ses mains, s'éloigna avec prudence, en longeant un mur.

Mais à peine avait-il contourné une maison qu'une main l'empoigna avec force.

*

* *

Nérétène se tenait auprès de sa sœur qui fit un geste, comme toutes les petites filles du village pour attirer l'attention du voyageur le plus âgé. Nérétène le trouva étrange avec ses yeux bleus étirés et

ses cheveux bruns noués. Même ses pommettes relevées et son allure massive ne lui échappèrent pas. Le second avait la même taille mais son apparence semblait parfaitement opposée au premier homme. Il était blond, un visage sans beauté, des yeux sombres et une allure renfrognée. La jeune fille aurait cru voir des Géants en miniature. En formulant cette pensée, une réflexion retentit alors brutalement dans sa tête. Elle se retourna et chercha Amyan. De toute évidence, il devait se tenir en retrait des villageois. Or, il avait disparu.

Elle se pencha vers sa petite sœur.

– Va retrouver maman, je reviens.

La petite fille aux cheveux et à la peau aussi noirs que sa sœur aînée agita sa tête et obéit.

Nérétène se fraya un chemin parmi les habitants d’Urkan et atteignit bientôt les maisons qui bordaient la place. Elle évita d’appeler l’adolescent. Sa seule présence suscitait des regards obliques de la part des hommes qui parlaient aux derniers rangs du rassemblement. Mais elle les ignore et s’engagea entre deux maisons.

Ce fut à cet instant que des hurlements s’élevèrent juste derrière elle.

Nérétène fit volte-face et ses yeux tombèrent exactement sur cet homme brun qui venait de dégainer de sa ceinture, dissimulée par sa cape de voyage, quelque chose de long et brillant. Les villageois reculèrent et les cris redoublèrent.

Une épée !

Nérétène ouvrit grand la bouche. C’était la première fois qu’elle en voyait une. Ainsi, ces hommes n’étaient-ils pas des voyageurs ! La panique la saisit subitement.

L’autre inconnu imita le geste et la lame grinça d’un bruit plus affûté encore contre le fourreau dissimulé sous sa cape. Au même moment, des hommes d’une carrure aussi impressionnante que ces deux-là surgirent de derrière les maisons, les armes aux poings. Ils avancèrent, menaçants, sur une foule soudain terrifiée. Nérétène eut le réflexe de se plaquer contre une façade et se glisser jusqu’à se sentir cachée. Elle se trouvait à présent dans un recoin entre un prolongement d’un mur en bois et un petit escalier sous lequel une porte laissée ouverte menait à la bergerie, au niveau inférieur de l’habitation. Cela lui offrirait un refuge provisoire, à condition de ne pas bouger.

Là, elle s'immobilisa et écouta. Le vent de panique s'arrêta et une voix s'éleva. Une voix grave et profonde déclinée par un accent bien perceptible.

« J'égorge cette enfant si quelqu'un tente de riposter ! Maintenant, si vous tenez à sa vie, livrez-nous un vieil homme appelé Farias, et la petite sera épargnée. »

Nérétène ouvrit grand les yeux. Son cœur battait si fort qu'elle avait l'impression que le village entier pouvait l'entendre. Que se passait-il ? Après avoir vécu une journée aussi ordinaire comme celle-ci, comment pouvait-on en arriver à une telle attaque ? Qui étaient ces hommes ? Qui était Farias à leurs yeux ?

Elle n'eut pas le temps de réfléchir davantage qu'elle sentit le bruit lourd de centaines de pieds foulant le sol et s'approcher des maisons. Les Urkanois avançaient en silence au cœur du village, resserrant un étau invisible qui allait écraser le vieil homme.

Ce fut à cet instant précis qu'une silhouette familière passa devant elle. Nérétène tendit le bras et l'empoigna avec toutes les forces qu'elle pouvait réunir.

*
* * *

Amyan se laissa entraîner contre le mur d'une maison tandis que trois silhouettes massives venaient de surgir dans l'étroite ruelle quelques mètres en arrière, d'énormes torches enflammées dans leurs mains.

Un corps de couleur noir vêtu d'une robe blanche le serra si fort qu'il ne put bouger.

– Tu m'as fait peur !

– Cachons-nous, souffla-t-elle dans son oreille.

Au même moment, l'un des intrus venait de repérer Farias. Celui-ci ne chercha pas à s'enfuir. Le barbare tonna d'une voix aussi puissante qu'un orage l'ordre de se rendre. Amyan ne put supporter l'idée que son professeur connaisse une fin aussi tragique. Il remit le sac à Nérétène. La jeune fille comprit l'intention de son ami.

– Non, Amyan, je t'en supplie !

À quelques pas derrière la maison, les villageois venaient de s'arrêter. Entassés entre les murs, ils assouvissaient leur curiosité sur une scène inédite. Nérétène recula encore contre le renfoncement de

la façade en bois, comme pour en repousser la limite, et resserra ses bras autour d'Amyan.

– Ne bouge pas, il s'en sortira.

– Tu as raison. Je lui ai donné ma parole.

Le visage enfoui dans les cheveux bruns et souples du jeune homme, Nérétène eut un instant de détresse.

– Quelle parole ?

– Plus tard. Mais avant, j'ai quelque chose à te demander.

Sa voix se tut le temps de comprendre la situation entre les barbares, Farias et les Urkanois.

– Je ne sais pas si j'y parviendrai seul, murmura-t-il.

Nérétène se dégagea tant bien que mal sur le côté afin de mieux le dévisager et, constatant qu'elle se trouvait toujours dans l'ombre, à l'abri grâce à la mince porte sous l'escalier, elle se détendit. Si elle avait été plus corpulente, on aurait pu la découvrir.

– Parce que tu croyais que j'avais l'intention de te laisser seul ?

Amyan tourna la tête, le visage illuminé de joie le temps de savourer cette réplique. Nérétène osa aventurer son regard par-dessus l'angle du recoin et se rangea d'un mouvement vif, priant que personne ne l'ait vue.

*
* *
*

Farias venait de lever les bras. Il se trouvait coincé entre les villageois et des inconnus menaçant d'incendier Urkan. Le vieil homme ne chercha pas à fuir. De la foule, montèrent des cris à son égard, des paroles hostiles et même des insultes. Personne à Urkan n'allait le retenir. Autour de ce spectacle désolant, les intrus, devenus les ennemis solidaires du peuple contre Farias, s'avançaient vers lui, menaçant, une épée en fer à la main. Le vieil homme remarqua le détail de l'arme forgée en métal, oublié depuis plus de vingt ans.

Il s'écoula un instant de silence pendant lequel chaque camp toisa Farias, seul au centre d'un espace encore vide, mais sans issue possible. Les barbares s'approchèrent alors et l'un d'entre eux se rua sur lui. Le vieillard ne chercha pas à résister. À quelques pas, au-delà d'une distance respectueuse, les villageois se turent alors.

Tous s'étaient amassés derrière le chef d'Urkan. Aux premiers rangs, des femmes et des enfants observaient la scène qui ne les

effrayait qu'à moitié. La venue de ces barbares inconnus s'avérait aussi brutale que de bon augure.

Sans aucun mot, les envahisseurs s'éloignèrent, traînant le vieux Farias.

Derrière eux, ce fut dans un nouveau silence funèbre, alourdi par les pleurs d'enfants, que disparut dans une atmosphère ténébreuse un cortège d'une vingtaine de créatures survenues d'un monde inconnu. Au milieu d'elles, le corps maigre à l'allure droite de celui que tous maudissaient disparut petit à petit à l'horizon.

*
* * *

Impuissants, Nérétène ferma les yeux, tandis qu'Amyan rongea son frein. Son corps était si crispé qu'il se demandait comment il faisait pour ne pas avoir explosé plus tôt. Le village, encore stupéfait, ne laissait toujours échapper aucun murmure.

– Les lâches ! grinça Amyan. Bon débarras, doivent-ils se dire. Je les hais.

– Il faut y aller maintenant, proposa la jeune fille.

– Le tout est d'éviter les gens, dit-il avec amertume. Suis-moi.

L'un derrière l'autre, ils rasèrent les murs et se retrouvèrent hors du village. Alors qu'ils s'éloignaient, les discussions reprirent entre les villageois. Il y eut même des exclamations de joie, de soulagement. Le départ du vieil homme mettait fin au long calvaire qu'avait connu Urkan jusqu'à ce jour.

Amyan jugea bon de quitter cet endroit au plus vite. Cela n'attendrait pas la fin de la journée. Il guida Nérétène sur le chemin qui traversait la rivière puis grimpait sur l'un des sommets peu élevés couvert par un sous-bois. À son orée, en retrait du village, vivait jusqu'à ce jour le vieux Farias.

Amyan s'assura que personne ne les avait suivis et souleva la planche qui maintenait la porte fermée. Puis ils entrèrent. Dans un intérieur humide, poussiéreux où régnait une odeur de renfermé, Amyan ne tarda pas à trouver les affaires dont ils auraient besoin.

– Je vais chercher les chevaux, proposa Nérétène. Nous les préparerons derrière la maison.

– Bonne idée.

En moins de temps qu'ils ne l'avaient espéré, ils avaient rassemblé le nécessaire qui leur permettrait de subsister jusqu'au

prochain village qu'ils rencontreraient. Nérétène regrettait surtout de ne pas pouvoir se procurer de vêtements de rechange. Ils venaient de décider de ne pas retourner au village. Ils n'avaient aucune envie de crouler sous les reproches ni être martelés de questions ou d'injures. Ils prirent tout ce que la vie de Farias pouvait leur apporter et sans regret ni peine, ils grimperent sur leurs montures.

– Comment te sens-tu sur ton cheval ?

Nérétène haussa les épaules et lui adressa un clin d'œil affectif. Elle n'avait eu que peu de fois l'occasion de monter à cheval. Aussi, la jeune fille ne s'imaginait-elle pas parcourir une distance qu'elle ne parvenait pas à estimer. Le seul réconfort qu'elle trouvait était la présence d'Amyan. Lorsque celui-ci donna le coup de talon en signe de départ, elle jeta un regard en direction du village, ne sachant si elle le reverrait un jour. Elle ne s'imaginait pourtant pas le contraire. Les évènements avaient été si précipités qu'elle fut incapable de dire si elle commettait une erreur ou pas. Ce qui, en revanche était certain, c'est qu'elle ne serait pas séparée d'Amyan. Après tout, que serait la vie à Urkan sans lui ? Mais surtout, comment supporterait-elle de vivre en sachant qu'il allait prendre un grand risque en se rendant en Ermène, lui qu'elle savait vulnérable et incapable de se défendre ?

C'était bien le comble.

Elle fut surprise de ne pas éprouver l'envie de verser une larme. Peut-être parce qu'elle ne réalisait pas vraiment ce qui l'attendait.

Son cheval se mit doucement au pas, suivant la foulée de son compagnon. Ils prirent la direction du nord-est.

2

La minuscule bourgade d'Urkan, seule perdue dans un interminable désert humain, vit le jour plus de quatre cents ans dans le passé.

Lors d'une journée de printemps, douze chasseurs qui avaient rôdé dans cette faible vallée, s'étaient installés au sommet de la colline, à l'emplacement du bosquet, le temps de se reposer quelques jours. Or ils découvrirent qu'une terre d'une incroyable richesse rassasiait des troupeaux entiers de bovidés et de chevaux sauvages. En amont de la rivière, gisait une belle carrière de silex. Tout près, une forêt leur apportait le bois nécessaire à la construction d'un habitat solide et durable.

Très vite, les hommes construisirent quatre cabanes en bois, se rendaient quotidiennement à la chasse – toujours fructueuse – tandis que les femmes confectionnaient des vêtements en peau, fabriquaient les ustensiles culinaires en poterie et allaient récolter les céréales sauvages. Bientôt, l'envie de regagner leur contrée d'origine finit par leur échapper. Quelques mois plus tard, l'une des femmes donna naissance à un petit garçon. Ses parents le nommèrent Urkan, un prénom originaire de l'Empire, « Urkè », qui comportait dans son étymologie le mot « éternel ».

L'enfant devint plus tard le premier chef et son peuple baptisa le village à son honneur.

Depuis plus de quatre siècles à présent, le quotidien n'avait guère changé. Jamais plus de cinq cents individus n'avaient vécu au même moment dans cette bourgade. Les larges environs restaient déserts et peu de voyageurs venaient s'aventurer jusqu'à Urkan.

La faible diversité des habitants avait parfois mené à des périodes sombres, où la folie dominait. Il arriva même un temps où la

population, réduite à son plus bas niveau, faillit disparaître. Ce fut la fatalité de cette contrée, ou le geste des dieux, qui lui amena un jour un petit groupe d'aventuriers en quête d'une terre. Leur sang neuf offrit à Urkan une renaissance et la bourgade parvint à s'épanouir de nouveau.

Au fil des années, des siècles, les hommes et les femmes qui occupaient ces terres connaissaient à la perfection les histoires, épiques ou obscures, de leur passé. Ils appartenaient tous à la même famille, du moins, se considéraient-ils ainsi. Les enfants écoutaient avec une attention particulière leurs aînés qui leur transmettaient les croyances du Continent, les péripéties rapportées d'autres communautés et les aventures vécues à Urkan.

Au sein d'une organisation établie depuis des générations, chacun vivait indéniablement en harmonie. Comme presque partout sur le Continent, les villageois pratiquaient avec intérêt la chasse, taillaient la pierre pour confectionner de solides outils, cuisaient la poterie dans un foyer enterré, mais ignoraient tout de l'agriculture ainsi que de l'élevage. Les seuls animaux qui tenaient compagnie étaient les chiens, descendants d'une espèce sauvage et redoutable qui régnait en maître dans les plaines de hautes herbes ou au cœur des forêts, parfois non loin des humains.

Les villageois d'Urkan, comme tous ceux du Grand Continent avaient depuis bien longtemps oublié ce savoir qui conférait jadis une réserve sûre de nourriture. Ils connaissaient l'existence de cette dernière grande période où les sujets vivaient rassemblés sous un pouvoir uni et autoritaire. Leurs villages étaient reliés entre eux par des sentiers fréquentés, surveillés même. La population avait décuplé. Certains habitats étaient construits en pierre, les gens troquaient la nourriture plutôt que de la produire, et par un moyen qui échappait aux villageois d'Urkan, à savoir contre quelque chose d'impalpable à l'origine d'éternels conflits. La nourriture abondait, on disait que personne n'avait froid, mais le peuple semblait payer un lourd tribut à cette qualité de vie. Les guerres se multipliaient, les frontières disparaissaient, les invasions devenaient ingérables. Puis tout s'était effondré.

C'était ce qui restait des souvenirs, huit cents ans plus tard, de l'Empire.

Si on remontait dans le temps, l'Empire était né voilà près de deux mille ans. Un seul homme, aidé de toute une armée, avait conquis les terres intérieures du Continent, assouvi les populations autochtones, repoussé les peuplades étrangères, construit un immense pays aux limites marquées par de hautes murailles encore

visibles, et y avait établi un pouvoir fort. Son œuvre s'était maintenue de manière stable ou chaotique durant plus d'un millénaire, grâce aux princes qui lui avaient succédé.

Bien avant cette période, commençait très probablement l'histoire de l'Humanité, créée par la Force Terrestre pour repousser les Géants.

Cette échelle temporelle échappait à la plupart des habitants du Continent, comme à Urkan. L'histoire de l'Humanité pouvait se diviser en trois grandes phases : les premiers humains, l'Empire, et la civilisation du Continent, née des ancêtres qui survécurent à l'effondrement.

De l'Empire disparu depuis huit cents ans environ au profit de petites communautés disséminées sur les terres continentales, ne subsistait qu'un seul territoire exactement au centre du Continent, du moins le pensait-on. C'était le mystérieux et redouté Royaume d'Ermène.

Qui y vivait ? À quoi ressemblaient les gens ? Comment pensait-on ? Comment s'organisait le quotidien ? Qui était ce Roi que tout le monde craignait sans l'avoir jamais rencontré ?

Ce n'étaient que quelques questions parmi tant d'autres que chacun pouvait se poser sans en avoir obtenu la moindre réponse. L'Ermène semait la terreur hors de ses frontières avec ses Sentinelles Noires, en quête d'ennemis imaginaires. Ce Royaume fermé vivait, disait-on, dans la peur de voir un jour sortir les Géants de leur prison de pierre. C'était, disait-on aussi, pour surveiller l'arrivée de l'Héritier que le Royaume demeurait établi au pied de la Haute Blanche, la plus haute montagne qui renfermait l'Énigme.

Mais les années, les siècles même s'écoulaient sans la moindre venue suspecte. Le Royaume existait, on ne savait pour quelle raison. Il était toutefois situé beaucoup trop loin pour qu'à Urkan, on puisse s'en préoccuper.

Le temps fit oublier les choses. On ne pensait plus aux guerres, aux peurs qu'avaient connues les ancêtres des villageois en des temps reculés. Qu'en était-il alors des savoirs, des connaissances acquises bien des siècles en arrière ? On ne songeait qu'au présent. Le passé représentait une source d'histoires, quelques leçons de morale ou d'intrigants mystères, nourrissant l'imagination de certains. Personne ne jugeait ce passé mieux que leur présent. On vivait ainsi, sans éprouver le besoin de changer. Ce n'était pas un idéal de vie. Simplement, lorsque aucune nécessité ne se faisait ressentir, personne n'avait l'idée de bouleverser le quotidien.

L'avenir ne représentait qu'une continuité dans le temps présent. Urkan resterait le même un siècle plus tard.

Or un jour, il se passa quelque chose d'étrange à Urkan : un homme mystérieux arriva. On aurait cru qu'il venait de nulle part. Ce jour-là, il pleuvait une bruine et le brouillard matinal peinait à se dissiper.

Telle une ombre, son cheval sombre avançait d'un pas très lent. L'animal était, à n'en pas douter, parvenu au bout de ses forces. Sur son dos, se balançait un corps presque inerte. Le dos courbé, les bras posés mollement sur l'encolure, la tête absente, la silhouette était celle d'un fantôme. Les villageois ne se préoccupèrent plus de la pluie fine et s'amassèrent devant l'entrée d'Urkan. Des murmures s'élevaient comme un souffle dans l'air. Personne ne s'écria. Le son des sabots qui brassaient avec lenteur la boue s'approchait.

Puis la silhouette devint plus précise. Un vieil homme chancelait. Son visage creusé par l'âge et l'épuisement ne laissait scintiller aucune lueur de vie. De ses longs cheveux gris perlaient des gouttes qui suintaient sur une longue barbe blanche.

Personne n'osa bouger. Un enfant commença à s'avancer, mais sa mère le retint. Tous redoutaient de rencontrer un spectre.

Le cheval atteignit les villageois stupéfaits. Doucement, il s'arrêta, et lentement, le corps du vieil homme bascula.

Quelques hommes eurent néanmoins le réflexe de se précipiter à sa hauteur afin de lui éviter une terrible chute. Mais l'inconnu se laissa choir sans montrer aucune résistance.

Il s'affaissa dans la boue, retenu de justesse par ceux qui voulaient l'aider.

À son réveil, il frissonnait. Pourtant, s'il tendait le bras, il pouvait presque toucher les flammes du feu qui réchauffait la petite pièce.

Mais il fut incapable de bouger. Rien de son corps ne répondait à ses demandes. Le vieil homme parvint à ouvrir les yeux et comprit qu'il se trouvait allongé dans un lit, sous une épaisse couverture. Il n'était pas mort.

Et très vite, quelque chose de lourd fit bouger le matelas. Il ouvrit davantage ses yeux.

Une femme, guère plus âgée que lui, venait de s'asseoir sur le rebord du lit en le regardant d'un œil préoccupé. Elle tenait un bol entre ses mains.

La seule chose qu'il aurait pu lui dire ne lui vint pas dans une langue qui pouvait être comprise de ces gens. Il se contenta

simplement de hocher la tête. Elle lui adressa un sourire et lui recommanda de ne pas faire d'effort. Elle trempa une cuillerée dans le bol et la lui tendit. Le vieil homme, malgré sa faiblesse, retrouva quelque chose qu'il avait perdu depuis bien longtemps. C'était l'espoir.

Il resta alité ainsi pendant plusieurs jours. Il dormait, ou restait silencieux. Il ne se levait que rarement. Mais jamais il ne parlait.

Les villageois venaient lui rendre visite, plus ou moins discrètement. La plupart des gens se postaient derrière la fenêtre de la maison.

Qui était cet homme ? Il avait un cheval. Cela signifiait qu'il venait de l'Ermène, ou d'un pays lointain et inconnu.

Un soir, son hôtesse lui avait préparé un repas un peu plus consistant qu'une soupe. Lorsqu'elle lui avait apporté le plat encore fumant, il avait posé sa main sur son bras.

« Merci », avait-il enfin dit.

Un « merci » avec un accent particulier.

La femme posa le repas sur la table et revint vers lui, à la fois curieuse et inquiète.

« Qui êtes-vous ? Venez-vous du Royaume ? »

« Peu importe d'où je viens, c'est la paix que je recherche. »

Ce fut la seule chose qu'il évoqua de sa personne.

À partir de ce jour, le village d'Urkan n'allait plus vraiment être le même. La brave femme mourut brutalement d'une maladie et la pluie ne cessa de s'abattre sur Urkan, inondant toute la petite vallée d'une rare intensité. Depuis, chaque fléau lui fut attribué. Il régnerait désormais ce sentiment pour les gens de vivre en présence d'un intrus nuisible. Ce vieil homme venait d'apporter le malheur dans ce paisible village. Un jour, disait-on, il serait l'auteur d'une terrible catastrophe.

3

Le crépuscule n'allait pas tarder à s'étendre derrière les lointains plateaux calcaires. Comme le terrain était plat et ouvert sur un sol bien sec, Amyan et Nérétène poussèrent leurs chevaux au galop et ne s'arrêtèrent que lorsque leur propre épuisement ne suivit plus la cadence de leurs montures. Ils avaient bien assez avancé pour s'accorder un peu de repos.

– Amyan, soupira Nérétène en regardant ses mains déjà endolories par des ampoules et la crispation de ses doigts sur les crins, j'espère que nous ne galoperons pas aussi souvent. Je suis épuisée.

– Ne t'inquiète pas. Pour l'instant, nos chevaux avanceront plus vite au pas que n'importe quel homme. Sans compter le trot.

– Oh non, couina la jeune fille, à la simple idée de cavalier à cette inconfortable allure.

– Arrêtons-nous là-bas. As-tu vu le ruisseau ?

Elle lui répondit par un simple hochement de tête. Ils avaient chevauché seulement l'après-midi et elle se demandait comment elle allait tenir jusqu'à destination. Ils descendirent et marchèrent un peu. Amyan poussa un souffle de soulagement. Il avait l'habitude de parcourir de plus grandes distances. Son dernier voyage avec Farias remontait à seulement deux mois. Entre-temps, il trouvait toujours un moment pour maintenir la condition physique des chevaux. Aussi, savait-il comment ménager aussi bien la force des animaux que la leur.

Ils attachèrent les chevaux à un arbre et s'installèrent dans l'herbe sèche à deux pas du minuscule cours d'eau. Sa fraîcheur et son bruissement pouvaient leur offrir un agréable instant de repos. Mais à peine fut-il assis qu'Amyan s'empara du sac accroché à ses

hanches. Nérétène, qui venait de détacher la besace de ravitaillement, remarqua le geste d'Amyan et poussa un cri de surprise. Elle se hâta de le rejoindre et se laissa tomber à terre, auprès de son ami.

Amyan attendit qu'elle soit installée et dénoua la poche de cuir.

– J'avoue que l'idée de consulter ce parchemin me démange depuis notre départ.

Il se tourna vers la jeune fille qui palpitait du regard. Avec maintes précautions, ses doigts délièrent le fil de cuir et retirèrent un rouleau de parchemin soigneusement lacé. Il était peu large, mais certainement très long.

Contre son épaule, Nérétène retenait son souffle. Elle ne put s'empêcher de penser à ce jour où, enfant, elle avait secrètement découvert les symboles des Géants dans la maison de Farias, en présence de celui qu'elle avait décidé de ne jamais quitter.

Amyan étira délicatement le rouleau de cuir presque aussi fin qu'une feuille d'arbre. Les deux jeunes amis s'exclamèrent en chœur.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Nérétène, le cœur palpitant.

– On dirait le... parchemin du monde ancien !

Ils se cessèrent soudain de respirer, les yeux écarquillés sur le rouleau en cuir couvert de signes incompréhensibles et, d'un même mouvement, se dévisagèrent, consternés par cette révélation. Puis ils relâchèrent leur émotion par un cri de joie.

Non loin, les deux chevaux venaient de redresser la tête, les oreilles tendues, aux aguets. Amyan et Nérétène se serrèrent dans les bras, emportés par une soudaine euphorie. Mais cette relique, connue d'eux seuls, n'allait pour l'instant leur apporter aucune réponse satisfaisante.

Ensemble, ils observèrent alors de plus près le parchemin. Deux parties se distinguaient nettement. L'une à gauche, l'autre à droite. Chacune comportait un nombre presque semblable de symboles, alignés soigneusement de manière bien ordonnée.

Les mains d'Amyan tremblaient, tandis que Nérétène ne s'apercevait pas qu'elle demeurait bouche bée.

– À droite, les symboles des Géants, fit-elle d'une voix à peine audible. À gauche, ceux *d'avant* l'Empire.

– Exactement, souffla Amyan. C'est incroyable. Farias me l'avait donc bien caché ! Je me souviens de la description précise de ce parchemin lorsque je lui avais demandé un jour s'il existait un objet,

du moins quelque chose de commun entre les Géants et les Humains. Il avait hésité, avant de me parler d'un message gravé sur une pierre, transcrit bien plus tard sur un parchemin. La signification était apparemment la même, m'avait-il dit, puisque l'un avait été réalisé par les Géants avec leurs symboles, et l'autre par les Humains d'alors, avec les leurs. D'ailleurs, regarde comme ces dessins sont relativement proches, ajouta-t-il en abaissant le regard sur le parchemin. J'avais bien sûr demandé à Farias où le trouver. Il avait été clair à ce propos. « Inutile d'insister, il a disparu », avait-il dit avec un sourire désolé. Alors je n'ai plus jamais insisté.

– Donc Farias en savait un peu plus sur ce parchemin.

Amyan resta perplexe.

– Cela, je n'en suis pas si sûr. Il le gardait toujours sur lui et me l'a remis juste avant de se livrer aux barbares.

– Il t'en aurait parlé s'il en avait su davantage, conclut Nérétène.

Il se passa un long moment pendant lequel ils admirèrent cette incompréhensible fresque en miniature, tout en grignotant des grains d'avoine.

Avant que la nuit ne les empêche de voir, ils se levèrent pour aller chercher quelques baies comestibles. Puis ils passèrent leur première nuit, allongés sur une herbe humide, enroulés dans leurs couvertures.

Le lendemain matin, ils se réveillèrent de bonne humeur. Les préoccupations ne surgirent que plus tard. Pour l'instant, ils avaient de quoi manger, de l'eau fraîche pour se baigner et les chevaux semblaient prêts à partir.

Amyan vérifia que le sac contenant le parchemin tenait bien solidement à sa ceinture et se mit en selle. Nérétène terminait de se démêler les cheveux avec ses doigts. Elle retroussa sa large robe blanche et se hissa sur l'étrier. Une fois assise, elle ajusta la jupe contre ses jambes et trouva une tenue confortable. Amyan la regardait faire et se surprit d'en avoir les yeux éblouis. Le corps noir de Nérétène contrastait avec la blancheur éclatante de ses vêtements, tandis qu'elle se tenait à la lueur grandissante du soleil matinal. La jeune fille avait dix-sept ans depuis l'hiver dernier. La plupart des filles de son âge vivaient avec leurs époux, certaines allaient avoir leur premier enfant, rêvaient d'une grande famille et d'une vie heureuse. Il fut un temps où Nérétène l'avait désiré. Amyan sourit à cette idée. Qu'elle demeurât si proche de lui, aussi bien dans ses pensées que dans cette aventure inconnue, lui prouva que la plus

belle forme de fidélité existait, selon lui. C'était cela qu'il attendait de la vie.

– À quoi penses-tu ? demanda-t-elle avec un sourire narquois.

Il secoua la tête en riant et lui expliqua pourquoi il plissait les yeux lorsqu'il la regardait. Nérétène pouffa de rire, imité de son ami.

– Moi, renchérit-elle, j'ai mal partout. Déjà hier, c'était le bas du corps, à cause du cheval. Ce matin, c'est le haut, à cause de la nuit sur le sol dur !

– Eh bien, le voyage commence bien, s'exclama son ami avec gaïté.

Puis il retrouva un air grave.

– Pourvu que les barbares soient justes envers Farias. Lui, ne supportera pas autant le voyage que nous.

– Où l'emmènent-ils, à ton avis ?

– Je n'en sais rien.

Nérétène fronça les sourcils, le regard perdu dans le vide.

– Ils le veulent parce qu'il a le Savoir ancestral. Cela doit faire des années qu'ils sont à sa recherche.

– Depuis qu'il est arrivé à Urkan, précisa le jeune homme.

– Il te l'a dit ?

– Non, tu sais bien que je n'ai jamais rien su de sa personne.

Elle tourna sa tête en direction du ruisseau qu'ils longeaient.

– J'ai le sentiment que quelque chose va se compliquer bientôt. Il faudra éviter de s'attarder comme hier soir.

Amyan posa ses rênes sur le pommeau de sa selle et déchaussa ses étrières.

– J'ai hâte que cet homme m'en apprenne plus.

– Tu veux parler d'Ulliè ?

– Pourvu que nous parvenions à le trouver sans nous faire intercepter par les Sentinelles.

Amyan avait la voix troublée. Nérétène ne put alors apprécier le paysage vaste et étendu, illuminé par un soleil doré. Son esprit s'assombrit, tel un ciel orageux.

– Je serai avec toi jusqu'au bout, tu as ma parole.

Le jeune homme se contenta de baisser la tête. Il dénoua à nouveau son sac et consulta le rouleau de cuir.

– Amyan, à l'instant, j'ai voulu te parler de quelque chose qui me préoccupe.

– À propos de ça ? demanda-t-il en brandissant le parchemin.

– Si les barbares recherchaient Farias, savent-ils l’existence de ce parchemin ?

– Je n’en ai aucune idée. Tout ce que je sais de cette chose, c’est qu’elle a été créée avant l’instauration de l’Empire.

– Donc environ deux mille ans en arrière, souligna Nérétène. Peut-être plus.

– Et qu’elle est la transcription des symboles des Géants dans une expression connue des ancêtres d’avant l’Empire, voilà tout.

– Je trouve que c’est beaucoup.

– En quoi cela peut-il nous aider ? Ces dessins n’ont jamais pu être décryptés.

– Amyan, s’exclama Nérétène comme pour lui faire réciter une leçon, que savons-nous des barbares ?

– Qu’ils vivent bien loin au nord, sur les deux îles d’Harnékal. Ils se prétendent être les descendants des Géants et vénèrent Argor, Dieu du Monde des Eaux.

– Et qu’ils attendent la venue de l’Héritier, compléta-t-elle d’un air supérieur.

– Farias n’est pas l’Héritier...

– Je sais !

Pour une rare fois, Amyan se renfrogna avant d’afficher une certaine mauvaise humeur.

– Alors où veux-tu en venir ?

– Je suis certaine que nous sommes poursuivis par les barbares, voilà ce qui m’inquiète.

Amyan se tourna brusquement vers elle.

– Impossible. Ils ne savent pas qui nous sommes. Ils ignorent tout de ce parchemin. Ils ignorent tout de cette histoire. Ils veulent Farias parce qu’il détient un savoir peut-être connu de lui seul. Et nous voyageons à cheval. Pas eux.

– Ils voyagent sur l’eau. Les pirogues vont très vite.

Amyan soupira.

– Écoute bien : nous ne craignons rien. Farias ne m’aurait jamais demandé d’aller risquer ma vie en Ermène si le voyage pour m’y rendre était dangereux. Les barbares ne nous connaissent pas.

Nérétène secoua la tête.

– Tu ne m’enlèveras pas l’idée que nous sommes partis trop tôt, qu’ils ont deviné que Farias n’allait pas vivre à Urkan pendant tant

d'années sans transmettre son savoir à quelqu'un. Par conséquent, ils se doutent que nous irons en Ermène pour avertir cet Ulliè. Et d'abord, qui est-il ? Et qui est Malan ?

Amyan ne répondit pas. En fin de compte, Nérétène avait certainement raison.

Lui, en revanche, se demandait quel lien avait Farias avec les barbares d'Harnékal. Si son vieux professeur ne lui avait jamais véritablement parlé de son passé, quelque chose avait dû avoir lieu voilà bien des années que le jeune homme ignorait entièrement. Farias avait voyagé presque toute sa vie et avait rapporté ses connaissances par les peuples qu'il rencontrait. Il avait également un lien avec l'Ermène. Pourtant, jamais il ne lui avait réellement évoqué le Royaume. Jamais non plus il n'était venu à l'encontre des préjugés portés à l'égard de ce pays mystérieux.

Il eut soudain hâte de se trouver au cœur du Royaume et de comprendre tout immédiatement. Mais pour cela, il avait besoin de la présence et de l'appui de Nérétène. De la savoir auprès de lui l'apaisait. Seul, il se sentait vulnérable, même si la jeune fille, tout comme lui, ne savait ni se battre, ni se défendre. Elle était âgée d'un an de plus que lui. Cela suffisait à le rassurer.

Nérétène était intelligente et curieuse de tout, en particulier de ce qui les unissait. Il pouvait se fier corps et âme à cette jeune fille. Son emportement quelques instants auparavant s'évapora. Il réfléchissait à ce qu'elle lui avait confié. Rien de ce qu'elle avait dit n'était dénué de sens. Bien au contraire.

Plus vite ils atteindraient le Royaume, plus vite ils auraient réussi ce que Farias lui avait demandé. Et plus sûr serait l'écart creusé entre eux et les barbares, s'ils avaient décidé de les poursuivre.

– Nérétène, je pense que tu as raison. Profitons de cette plaine pour galoper un peu.

Elle sourit, reconnaissante. Puis son enthousiasme retomba aussitôt que sa monture accéléra la cadence.

Tandis qu'ils venaient de s'installer dans un galop régulier, la jeune fille se détendit. Son souffle commença à manquer. Pourtant, elle savourait cet instant de fuite.

Au contournement d'une colline, les chevaux s'arrêtèrent d'eux-mêmes. Les deux cavaliers regardèrent en arrière et constatèrent avec satisfaction qu'ils venaient de parcourir une bonne distance.

Ils songeaient aux éventuels barbares qu'ils venaient de semer. Cela les fit rire. Alors qu'ils laissaient marcher les animaux trempés

de sueur et soufflant sous le coup de l'effort, Nérétène se rapprocha d'Amyan.

– À partir de maintenant, je veux que tu m'apprennes la langue ancestrale.

Le jeune homme ouvrit de grands yeux rêveurs. Les mêmes à chaque fois qu'il s'agissait de s'entretenir sur l'Histoire et sur ce qui le passionnait.

– Tu as déjà quelques notions.

– Eh bien justement. Je veux la parler aussi bien que toi. Mis à part certains points que tu n'as pas pensé à me révéler, car tu me surprends à chaque conversation, il me manque juste cela.

– En effet. Je pourrais ainsi entretenir ce savoir.

Ils sourirent ensemble.

– À partir de maintenant, nous parlerons en langue ancestrale, déclara Nérétène.

Amyan la dévisagea d'un air moqueur.

– Alors ?

– Parfait, dit-il dans cette langue ancienne et perdue depuis l'Empire, comme tu voudras !

Elle comprit à peine, mais l'intonation ne parvint pas à la tromper.

4

La première fois que Nérétène entra dans l'univers secret du vieux Farias, cela remontait à plus de huit ans. Elle avait à peine neuf ans. Celui que le village entier surnommait « le vieux » s'était absenté quelques jours, personne ne savait où. Et à vrai dire, personne ne s'en préoccupait.

Farias vivait à l'écart de la communauté, aussi bien par sa petite maison, isolée des autres, que dans son quotidien. Les habitants d'Urkan l'évitaient et il ne s'aventurait parmi eux que pour se procurer un peu de nourriture. Cet homme d'une taille assez grande, ses yeux brillant d'une lueur déterminée et sévère, son air peu commode et ses cheveux gris filasseux, tombant plus bas que ses épaules, n'inspiraient que des préjugés à son égard. Il portait toujours cette longue cape sombre recouvrant une tenue sobre et usée. Mais par-dessus tout, il détenait certains secrets, des objets bizarres et malsains chez lui, comme des ossements, des sacs de peaux d'animaux. Il cachait, disait-on, de l'or, ce qui renforçait le sentiment d'être en présence d'un sorcier maléfique, plutôt que d'un vieillard sage et affectueux.

Cela faisait plus de vingt ans que Farias vivait à Urkan. Nul ne savait pour quelle raison un tel homme était venu ici en particulier, et avait décidé de rester malgré les sarcasmes et les vives critiques à son égard. Il dérangeait, effrayait, et personne ne l'approchait. Tous les enfants avaient l'interdiction formelle de se rendre chez lui ou même de rôder autour de sa maison. S'ils faisaient une bêtise, leurs parents les menaçaient de les envoyer chez « le vieux », et les petits savaient ce que cela voulait dire.

Durant toute son enfance, Nérétène vécut dans l'angoisse de se trouver seule en compagnie de Farias. Elle imaginait des choses

horribles, comme être assise devant lui, forcée à manger une mixture empoisonnée, ou ligotée seule dans sa maison et que personne ne pouvait entendre ses cris. Lorsqu'elle en parlait à ses amies où à sa sœur, toutes avaient une peur à exprimer sur cet homme. Il devenait même le « méchant » des jeux chez les enfants.

Il y eut pourtant un jour où sa vision changea. Et cela, elle le devait à Amyan.

Ce fut à l'occasion d'une cérémonie d'union.

Pour un tel événement, tout comme une cérémonie funèbre, le village entier était convié. La fête durait cinq jours. Pendant les quatre premiers, tous les hommes et les jeunes garçons en âge organisaient un concours de chasse exceptionnelle et exécutaient des jeux d'adresse ou de vitesse. Les femmes, les fillettes et les grands-mères se réunissaient pour organiser le grand banquet et élaborer la plus belle tenue assortie de parures pour la future épouse. Le dernier jour, le village entier festoyait et s'adonnait aux jeux, à la danse et aux contes d'histoires.

Nérétène était encore une enfant et l'idée de participer au banquet de la jeune épouse l'avait enchantée. Elle la connaissait un peu – dans le village, tout le monde savait à peu près qui était qui – mais surtout, elle la trouvait très jolie. Comme elle, cette jeune femme avait la peau sombre et les cheveux d'un noir brillant. Pendant les quatre jours de préparation, elle aida sa mère, sa grand-mère et ses tantes, en compagnie de ses amies, ses cousines. Toutes les petites filles comme elle confectionnaient des bouquets de plantes aromatiques pour assaisonner les plats. Le quatrième jour, elle avait cueilli différentes fleurs et avait même aidé à garnir la magnifique couronne qu'allait porter la jeune épouse.

Ce jour-là, Nérétène et ses amies s'arrêtaient souvent pour observer les garçons qui s'entraînaient aux jeux, au tir à l'arc et à la course sur l'aire dégagée assez plane, près de la rivière. Tous y participaient, de l'enfant de cinq ou six ans à l'homme d'un âge parfois avancé. Tous, sauf un petit garçon assis dans l'herbe qui semblait regarder ailleurs, les lointaines montagnes peut-être, arborant un air ennuyé sur son visage enfantin. Nérétène savait qui il était. Il s'appelait Amyan. Il appartenait à la famille de celui qui allait s'unir, mais ce n'était pas pour autant qu'il avait décidé de s'amuser avec les autres. Nérétène savait aussi qu'il était différent, mais elle aurait pensé qu'il allait faire une exception en ces jours de fête. Elle venait de se tromper.

Quelque chose en revanche la choqua. Le petit garçon se tenait à l'écart du monde et s'était assis à quelques pas de Farias, qui avait également pris place dans l'herbe, plus en retrait encore. Ils n'avaient pas l'air de parler. Nérétène avait scruté autour d'elle les environs, cherchant une explication à cette scène inattendue. Amyan et Farias se tenaient bien en arrière, au pied de quelques arbres, à l'opposé du village. Les parents du petit garçon ne s'y trouvaient pas et apparemment, personne ne venait le chercher. Nérétène imaginait la mère d'Amyan le disputer pour avoir osé s'approcher du « vieux ». Elle, en tout cas, préféra rebrousser chemin. Pourtant, lorsqu'elle tourna les talons, elle ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil en arrière, et, à sa stupéfaction, elle vit clairement Amyan tourner la tête pour s'adresser à Farias. Mais il sembla que le vieil homme venait plutôt de lever des yeux méfiants dans sa direction. La petite fille recula et détalait pour se fondre dans la foule excitée qui encourageait un joueur.

Momentanément rassurée, l'enfant resta parmi les hommes et repéra deux oncles en compagnie d'un ami de son père. Ce ne fut pas pour autant qu'elle chercha à les rejoindre. Quelque chose l'intriguait au plus haut point. Qu'est-ce qu'Amyan pouvait bien raconter à ce vieux sorcier ? Alors elle revint un peu en arrière et se cacha derrière une barrière qui clôturait une aire de cuisson des poteries. Depuis son poste de guet, elle épia, malgré la distance, ce qu'il se passait là-bas. Farias ne disait plus rien, mais s'était tourné vers Amyan. Nérétène retint son souffle. Puis le vieil homme se leva, imité d'Amyan. Et il se produisit quelque chose que jamais Nérétène n'aurait pu imaginer : Farias salua le petit garçon qui répondit par un signe de tête avant de revenir en direction du village. En fait, il s'approchait d'elle. Nérétène se retourna vivement et son sang ne fit qu'un tour. Le vieil homme avait-il ensorcelé Amyan ? Qu'allait-il advenir d'Urkan s'il venait de transmettre son pouvoir maléfique à un enfant innocent ? Ce fut alors que le jeune garçon passa devant la fillette et lui jeta un regard noir avant de déclarer de sa voix encore fluette :

– Ce n'est pas la peine de te cacher ! Si ça t'intéresse de tout raconter au village, fais-le, moi, ça m'est entièrement égal.

Surprise, Nérétène resta sans voix. Elle aurait aimé contester, mais Amyan venait de filer. Elle attendit encore un moment derrière sa barrière, ne sachant que faire et se décida à rentrer chez elle. Sa mère devait l'attendre.

Le lendemain, le grand jour de l'union, la petite fille passa le plus clair de son temps à jouer avec ses cousines et ses amies. Parfois,

elle scrutait les gens dans l'espoir de voir Farias et Amyan, mais si le petit garçon se trouvait en compagnie de ses amis, le vieil homme, en revanche, n'y était pas. Il fallut néanmoins attendre très tard dans la nuit, alors que les danses rythmées de la musique battaient à plein autour des tables et du grand feu, pour que Nérétène décide d'approcher Amyan. Elle prit la jupe de sa petite robe de couleur framboise entre ses mains et avança timidement sur le sol poussiéreux, jonché de restes de nourriture. Durant un moment, elle avait peur qu'Amyan s'éclipse mais il restait assis, tout seul. Ne sachant pas comment l'aborder, elle se planta devant lui et ne prit même pas la peine d'articuler :

– Je peux parler avec toi ?

– Oui, si tu veux, se contenta de répondre l'enfant avec nonchalance.

Toujours debout, Nérétène chercha ses mots et se lança.

– De quoi as-tu parlé avec « le vieux » ?

– « Le vieux » s'appelle Farias, répondit froidement Amyan. Et ce qu'il m'a dit ne te regarde pas.

Nérétène sentit un brin de colère empourprer son visage noir. Elle fronça les sourcils et refoula l'envie de pleurer qui lui enserrait la gorge. Il était hors de question de se laisser faire. Elle posa ses mains sur ses petites hanches, et telle une grande personne, elle inclina la tête et courba son buste.

– Pourquoi cela ne me regarderait-il pas ?

– Laisse-moi tranquille, veux-tu ?

Nérétène creusa davantage ses yeux et, bouillonnante de rage, elle retourna définitivement vers ses amies, refusant d'accorder un quelconque regard à Amyan. Elle le détestait, rien n'était plus certain.

Les jours suivants furent marqués par un temps nuageux. Le village venait de vivre une cérémonie à la hauteur de toutes les attentes et le couple était à présent installé dans la nouvelle maison bâtie à la place d'une ancienne, détruite depuis l'hiver précédent.

Le bruit courut également que « le vieux » était parti. Dès qu'elle le sut, Nérétène, qui demeurait obnubilée par la conversation entre Amyan et Farias, prit une grave décision.

Elle allait risquer tout ce qu'elle pouvait braver : la peur, l'angoisse, la faute. Mais d'abord, le mensonge.

Il pleuvait cet après-midi-là. Cela tombait parfaitement. Ses parents n'auraient pas besoin d'elle pour aller recueillir de l'argile.

Nérétène demanda poliment si elle pouvait aller jouer chez sa cousine et s'y rendre seule. Sa mère accepta, à condition de revenir si elle dérangeait, et de ne pas s'attarder. Soulagée, la petite fille enfila sa cape rouge et se précipita dehors. Il pleuvait à verse. Nérétène fit la grimace lorsque ses bottes en cuir un peu trop petites s'enfoncèrent dans la boue. Elle prit la direction de la maison où habitait sa cousine. Puis elle bifurqua dans le sens opposé, pour le cas où sa mère l'eût regardée partir à travers la petite ouverture de l'entrée.

Arrivée au bout du village, seulement six maisons plus loin, elle s'aventura sur le pont de bois et traversa la rivière. Elle tourna ensuite sur sa gauche et emprunta un sentier avant d'atteindre un petit sous-bois qu'elle longea. La pluie redoubla et bientôt, la petite fille avait les jambes trempées. Sa cape commençait à suinter de l'intérieur.

Derrière ce sous-bois, se dressait enfin la maison de Farias. Elle était très simple, de forme rectangulaire et sans ornement. Des mousses avaient envahi les battants moisis des volets clos des deux uniques ouvertures. Le toit pentu constitué de chaume et de terre, comme les maisons d'Urkan, déversait des trombes d'eau sur toute la longueur des pans. Devant cette façade cachée de moitié par le lierre, Nérétène se rappela qu'elle se trouvait au pied de l'ancre d'un légendaire sorcier qu'elle allait inspecter sans que personne ne le sache. Son cœur battit encore plus fort à cette idée.

Tremblant de peur et de froid, l'enfant avança pas à pas et gravit les deux marches qui permettaient d'accéder à l'entrée. Elle souleva la planche qui retenait la porte et ouvrit. Le vent acheva d'exécuter le mouvement engagé et fit claquer l'épais panneau de bois contre le mur. Nérétène poussa un cri et se ressaisit.

Lorsque la planche fut bien enclenchée dans les loquets serrés de part d'autre de la porte, elle se retourna et resta un instant immobile, figée par une horrible sensation de frayeur. L'unique pièce de vie qui occupait l'espace était obscure, mais un filet de lumière s'infiltrait par les maigres fentes des volets. Il faisait froid et le silence perturbé par le martèlement de la pluie indiqua à l'enfant que la maison était bien inoccupée.

Tout en s'habituant à la pénombre, Nérétène ne bougeait que les yeux. Ses deux mains restèrent collées à la porte, derrière son dos. Sa cape dégoulinait sur ses cheveux lisses et son visage, ce qu'elle oublia pendant sa longue période d'inspection immobile.

L'intérieur de la maison ne lui sembla pas anormal. Dans un recoin, s'empilaient des gamelles et de la vaisselle en terre cuite. Un autre était occupé par une couche recouverte d'une épaisse couverture. Entre les deux, une haute étagère, une grande vasque pour l'eau. Au centre, un creux pour le foyer. Tout cela ressemblait à une pièce commune, sans rien d'exceptionnel.

Nérétène se sentit plus rassurée et décida d'ouvrir un volet pour voir un peu plus clair. À cause de la pluie, elle dut simplement entrebâiller une planche et se contenter de la faible lueur offerte à travers les nuages gris. Commença alors une nouvelle enquête, cette fois-ci plus approfondie. Mais après avoir tourné dans l'unique pièce, rien de particulier n'avait retenu son attention. Déçue, Nérétène se demandait si la rumeur sur les secrets de ce que détenait Farias était bien exacte.

L'image du visage furieux de sa mère surgit alors. Aussi, préféra-t-elle quitter l'endroit et rentrer, sans révéler à personne ce qu'elle venait de faire.

Elle referma le volet, traversa la pièce, ôta la planche qui empêchait la porte de s'ouvrir et poussa cette dernière. De l'autre côté, à cet instant précis, Amyan allait faire exactement le même geste pour entrer. Les deux enfants bondirent en arrière et hurlèrent ensemble de terreur.

– Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda Nérétène, encore essoufflée par cette subite décharge de frayeur.

– Et toi donc ?

Nérétène scruta avec précaution les alentours. Il pleuvait modérément et personne ne semblait accompagner l'enfant. Elle se détendit, néanmoins sous l'emprise de l'émotion. En face, Amyan ne semblait pas autant éprouvé.

– Peut-être la même chose que toi, répondit-elle en haussant les épaules.

– Ah oui ? s'étonna-t-il. Je peux entrer ?

La petite fille le regarda, à la fois méfiante et étonnée de sa présence ici. Ce qui l'intrigua davantage, ce fut à quel point Amyan paraissait à son aise. Elle comprit alors quelque chose. Le petit garçon avait déjà visité cette maison, elle en était certaine. Elle voulut le vérifier, mais Amyan lui parla en premier.

– Qu'as-tu trouvé d'intéressant ?

– Eh bien, fit-elle timidement, rien du tout.

Amyan força le passage, tandis que Nérétène se poussa pour l'observer, perplexe. L'enfant s'avança jusqu'à l'angle opposé à l'entrée et s'arrêta devant le matelas poussiéreux et sale qui occupait le sol.

– Aide-moi à le déplacer, lança-t-il.

Nérétène resta plantée, incrédule devant ce qu'elle voyait.

– Est-ce que Farias va...

– Revenir ? Non, pas ce soir, du moins je l'espère. S'il nous trouve ici, je ne veux pas imaginer ce qu'il dira !

La petite fille ouvrit grand les yeux, à la fois saisie par l'envie de fuir et ébahie devant autant d'audace. Amyan passait plutôt pour un trouillard au regard des autres garçons, car il était véritablement le seul à refuser de chasser, et se montrait catastrophique aux jeux d'adresse. Tandis que là, il donnait l'image d'un enfant totalement intrépide et sûr de lui.

Son hésitation s'évanouit soudain et Nérétène se décida à le rejoindre. Elle obéit à Amyan et tenta de soulever la couche. Ce fut à peine si leurs deux efforts combinés allaient suffire à déplacer le matelas aussi lourd, semblait-il, qu'une roche.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda la petite fille d'une voix aiguë, les yeux rivés au sol.

Le matelas venait de leur dévoiler une trappe assez large pour qu'un adulte puisse passer. Amyan toisa Nérétène avec un air orgueilleux.

– Ça, c'est le secret de Farias.

Nérétène allait lui poser une question lorsqu'elle décida de le suivre en silence, tandis qu'il enjambait le lit. Amyan fit simplement coulisser une barre en bois et ouvrit la trappe.

Émerveillée, Nérétène le suivit. La trappe ne comportait aucun escalier. Il suffisait de s'y laisser glisser. Ils atterrirent alors sur un sol dur où une odeur d'humidité mêlée à un air glacé les saisit brusquement. Les deux enfants resserrèrent leurs bras autour de leurs flancs. La pénombre leur dévoila progressivement une minuscule salle creusée dans le sous-sol et isolée de la terre par de l'argile colmatée avec du foin. Dans cet espace assez profond pour qu'un homme de la taille de Farias s'y tienne debout, s'entassaient des malles en bois et quelques récipients en argile surélevés par un trépied.

– Faut-il une bougie ? suggéra Nérétène.

– Pas la peine. Je sais où se trouve ce qui nous intéresse.

Nérétène fronça les sourcils à l'attention d'Amyan qui lui tournait le dos, baladant sa main sur un empilement de malles de toutes tailles.

– Comment le sais-tu ?

Amyan se retourna et lui envoya un sourire narquois qui ne manqua pas de surprendre la fillette. Elle fit un signe ironique de la tête et leva les yeux au ciel.

– La malle en question se trouve derrière toutes celles-ci. Aide-moi à les déplacer, veux-tu ?

Ce qui leur parut d'une grande simplicité se révéla en réalité être un calvaire. Les malles d'une taille pourtant modeste s'avéraient plus lourdes qu'ils ne l'avaient imaginé. Dans ce petit intérieur secret et ténébreux, ils parvinrent néanmoins à se frayer un chemin et grimpèrent sur les caisses en bois épais. Amyan ne tarda pas à trouver celle qui l'intéressait. Elle était d'une taille tout à fait commune et n'affichait rien de particulier. Il savait simplement où elle avait été placée. L'enfant s'empressa de l'ouvrir. Nérétène fut surprise que la tâche soit aussi aisée. De la part d'un sorcier, elle aurait cru qu'un maléfice eût été jeté, mais elle ne fit pas part de ce doute au jeune garçon. D'un geste simple, il retira le battant.

– Viens voir, Nérétène !

Elle n'eut qu'à s'agenouiller sur les autres malles. Au moment où elle se pencha, elle étouffa un cri. Amyan plongea la main dans le réceptacle et en retira des bandes pliées, nouées en un énorme paquet. Nérétène n'eut pas le temps de demander de quoi il s'agissait qu'Amyan les lui tendit.

Subjugée, Nérétène prit dans ses mains ces curieuses choses inconnues. Le simple contact lui indiqua qu'elle tenait des bandes de cuir très finement tannées. Elle arrondit ses yeux. Voilà donc que la légende sur ce vieil homme s'expliquait !

– Amyan, je ne comprends pas.

– Voilà, annonça-t-il. Tout le secret de Farias est ici. Il y a aussi un sac d'anneaux brillants avec des os dans la caisse, mais je ne veux pas y toucher. Sortons d'ici.

Nérétène le suivit, tremblante d'excitation.

D'un mouvement précipité, Amyan se hissa sur le plancher et s'empressa de s'asseoir sous la fenêtre de la salle principale, à la lumière du jour. Dehors, il pleuvait désormais une fine bruine. Le petit garçon dénoua le volumineux paquet et lui proposa le premier parchemin.

– Regarde-le, dit-il d'une voix douce.

Nérétène ne comprit pas ce à quoi elle devait s'attendre. Mais en dépliant d'un geste décomposé celui qu'elle venait de prendre, elle resta interdite.

– Oh ! souffla-t-elle. Mais... ?

Le regard perdu entre le visage espiègle d'Amyan et ces curieux symboles dessinés sur la bande de cuir, Nérétène secoua la tête.

– Incroyable, n'est-ce pas ?

– Peux-tu m'expliquer ce que tout cela signifie ? Que sont ces dessins ?

– N'as-tu pas une idée ?

– Aucune !

Le regard d'Amyan s'illumina soudain.

– Les symboles des Géants !

Amyan ne se préoccupa pas de l'expression consternée de Nérétène et déploya un autre parchemin. Le paquet en comprenait au moins une cinquantaine. Ils étaient presque tous de la même taille, lisses, souples et teintés en clair. L'enfant prit un air débordant d'un orgueil qu'on n'aurait jamais soupçonné en temps ordinaires.

– Je n'ai pas eu le temps de tous les regarder. Juste celui que tu tiens et les deux suivants.

Nérétène ne l'avait qu'à peine entendu. Ses yeux avaient déjà parcouru dix fois la totalité des signes peints sur la surface lisse du parchemin. Du bout de ses doigts fins, elle effleura ces dessins qui s'alignaient régulièrement et de manière successive. Elle remarqua tout de suite que la plupart des motifs se répétaient dans un ordre qu'elle ne comprenait pas. En observant de plus près, elle essaya de mettre une signification à chaque dessin, mais elle en fut incapable. Mis à part des cercles et de petites lignes courbes, elle ne voyait pas ce que ces traits droits, obliques ou entrecoupés pouvaient bien évoquer. Cela lui rappela que, depuis la disparition des Géants dans la Haute Blanche, personne n'avait été encore capable de traduire l'écriture de ces gigantesques créatures. Seul l'Héritier du Monde des Eaux le pourrait.

Une foule de questions déferla dans sa tête. Pourquoi ces dessins avaient-ils été peints sur ces parchemins ? Par qui et depuis quand ? Et surtout, que faisait la trace des Géants, créatures ennemies et terrifiantes, dans une malle cachée dans un souterrain secret chez Farias ?

Inquiète, elle referma le fin morceau de cuir tel qu'il lui avait été présenté et, d'un geste de dégoût, le remit à Amyan.

– Je ne sais pas quoi penser, Amyan. Farias est-il un barbare de l'Harnékal ?

Amyan fut incapable de répondre et prit le parchemin que la jeune fille venait de laisser tomber sur ses genoux.

Puis il vint s'asseoir à côté d'elle. Ils passèrent ainsi un long moment à comparer les dessins, à imaginer ce qu'ils signifiaient, à se poser mille questions à propos de ces légendes qui hantaient l'esprit des hommes, jusqu'à ce que la lumière du jour décline totalement, les contraignant bientôt à quitter cette maison étrange, où apparemment, personne ne s'était encore aventuré.

– Alors, répéta Nérétène, à présent charmée par la tournure de leur conversation et leur amitié naissante autour d'une passion à peine éclos, qui est Farias ?

– Il n'est pas celui qu'on croit, si tu veux mon avis. Il doit peut-être savoir décrypter ces messages.

– Mais il n'est pas l'Héritier, affirma Nérétène, sur le ton de la question.

– Non, je ne crois pas ! s'exclama Amyan d'un air supérieur. Il est très bizarre, mais ce n'est pas un sorcier maléfique, comme on le pense ici.

– Il a peut-être des pouvoirs...

Tandis que la petite fille frissonnait à cette idée, Amyan se mit à sourire.

– Tu crois vraiment qu'il puisse avoir des pouvoirs ?

Nérétène se tourna vers Amyan sans répondre, ne sachant si ce qu'elle croyait passait pour quelque chose d'idiot ou non aux yeux du petit garçon.

– Non, je suis certain qu'il n'est pas sorcier du tout. Il doit se poser beaucoup de questions, comme nous. Il doit avoir une connaissance que personne ne possède ici.

– J'aimerais bien qu'il me dise tout ce qu'il sait, annonça Nérétène en inclinant son visage en avant, et soupira, l'esprit rêveur.

Amyan, de son côté, avait tourné la tête vers la fillette, sans toutefois la regarder, les yeux songeurs. Il pensait exactement à la même chose.

5

Cela faisait maintenant des jours et des jours qu'Amyan et Nérétène parcouraient l'interminable désert du Continent. Chaque pas foulé par leurs chevaux les rapprochait très lentement du Royaume. Ils avançaient sans se poser de question. Tant qu'ils n'avaient pas rencontré l'inévitable Grand Chagrin, le fleuve frontalier, ils devaient continuer.

La faim, la fatigue, les douleurs, la lassitude les accompagnaient aux côtés de leur amitié et de leurs longues conversations. Ces cinq dernières années, lorsqu'ils passaient de rares, mais grands moments à consacrer quelques précieuses heures à leur passion pour l'histoire, les civilisations, l'astronomie et les récits des itinérants, ils marchaient dans la forêt, loin des autres, ou se promenaient le soir le long de la rivière. Amyan racontait à la jeune fille tout ce qu'il avait appris. Ensemble, ils prenaient la fuite vers leurs songes, et leurs réflexions, bien loin des préoccupations du quotidien, leur coûtaient l'indifférence ou la moquerie des autres. Amyan en pâtissait plus que Nérétène. Mais cela échappait à sa fierté.

Cette nuit-là, ils venaient de dormir contre une ruine de l'ancienne muraille de l'Empire. Cette fortification avait été édifée en pierre épaisse, d'une hauteur assez importante à l'époque, puisqu'elle mesurait la taille d'un arbre moyen. Pour la franchir, disait-on, pas moins de trois hommes devaient se porter sur leurs épaules. Plus de cent années avaient été nécessaires à son édification. Elle entourait le territoire le plus grand que l'humanité eût jamais connu. D'après de vieux récits, un cheval au grand galop, nuit et jour, pouvait parcourir les deux points les plus éloignés en cinq jours, à condition de ne jamais s'arrêter.

Amyan et Nérétène savaient tous les deux où se trouvait cette ancienne frontière par rapport à Urkan et au Royaume. Il suffisait de la longer par le sud pour atteindre le fleuve. Or, les ruines n'apparaissaient pas de manière évidente. La plupart gisait sous terre et formait un monticule à peine visible.

En début de matinée, ils chevauchèrent en suivant ces ruines bientôt deux fois millénaires jusqu'à ce que leurs traces disparaissent totalement sous une forêt dense et interminable. Amyan et Nérétène préférèrent s'arrêter. Assis sur leurs chevaux, ils observèrent, dubitatifs, cette gigantesque étendue d'arbres aux couleurs vives de l'automne. Les Continentaux avaient appris à redouter la forêt depuis d'illustres années. Inaccessible, elle déroutait les humains tant par les esprits qui la hantaient que par ses prédateurs, sa végétation hostile et son austérité trop silencieuse et de mauvaise augure.

– Que fait-on ? s'inquiéta Amyan, tandis qu'il scrutait l'horizon en quête d'une issue.

Nérétène haussa les épaules. Leurs chevaux venaient de s'arrêter et en profitèrent pour brouter l'herbe.

– Si nous contournons la forêt, cela nous rallongera le voyage d'au moins deux jours.

– Quel risque devons-nous prendre ? La forêt peuplée de chiens et de ronces ? Ou perdre deux jours ?

Ils se regardèrent et n'hésitèrent plus. Amyan ordonna à son cheval de faire marche arrière et les deux cavaliers repartirent en direction du sud-est, évitant ainsi la jungle d'arbres et de prédateurs. Mais également, ni l'un ni l'autre ne pouvait s'estimer capable de se repérer sous un couvert végétal d'une si grande importance.

Par chance pour ce jour-là, la température fraîche les aida à supporter les longues étapes au trot ou au galop sur une terre peu accidentée.

La forêt s'étendait sur une plaine et débordait sur toute une série de reliefs aussi bien au nord qu'au sud, ce qui obligeait les cavaliers à s'éloigner davantage de la direction voulue. Ce fut seulement le lendemain matin qu'ils atteignirent la bordure forestière naturelle. Elle prenait fin le long d'un précipice, abrupt mais peu élevé. Amyan et Nérétène rebroussèrent chemin jusqu'à pouvoir rejoindre la vallée, quelques dizaines de mètres plus bas. Enfin, ils venaient de trouver un chemin accessible qui les guiderait vers le nord. Dès qu'ils jugèrent le terrain favorable, ils lancèrent à nouveau leurs montures au galop.

Les chevaux soufflaient sous l'effort, mais avaient trouvé un rythme qui leur permettait de tenir plus longtemps. Les cavaliers, en revanche, poussaient leurs forces jusqu'au bout de leurs capacités. Leurs réserves de nourriture étaient presque épuisées et ne suffisaient plus à couvrir leurs besoins. Depuis plusieurs jours, ils essayaient de s'adapter aux supplications de leur ventre. Parfois, des tensions naissaient entre Nérétène et Amyan, mais ils tenaient à leur amitié et préféraient s'encourager. Depuis deux jours, ce n'était plus tellement leurs corps qui les poussaient à avancer, mais une tout autre force qu'ils n'avaient encore jamais eu l'occasion d'expérimenter.

Le fond de la vallée débouchait sur un lac immense bordé d'arbres. Les chevaux s'arrêtèrent pour marcher, l'encolure baissée, croulant sous les caresses et les flatteries de leurs maîtres.

Nérétène et Amyan purent reprendre leur souffle en appréciant ce magnifique paysage. Le lac, d'un gris profond, reflétait les nuages du ciel sur sa peau frissonnante, balayée par un vent léger. Le long de la rive, frémissaient les arbres élancés aussi rouges qu'un soleil couchant. Au loin, des montagnes aux sommets bien arrondis se détachaient de l'horizon. Des oiseaux tournoyaient au-dessus de l'eau. Et même, un peu plus loin, des chevaux sauvages s'abreuyaient avant de regagner un versant dégagé.

Amyan consulta le soleil, malgré les nuages. Il estimait qu'il fallait repartir sur leur droite, en suivant à peu près le troupeau de chevaux.

La journée avançait à grand pas et les cavaliers à petite foulée. Cet après-midi-là, Nérétène et Amyan ne cessèrent de parler dans la langue ancestrale du Continent. La jeune fille progressait et prenait plaisir à apprendre, à tenter de formuler ses phrases pour se faire comprendre.

Elle ne savait pas pourquoi, mais elle avait la certitude que tôt ou tard, cette langue perdue depuis plus de deux mille ans allait leur servir. Amyan pensait qu'ils communiqueraient ainsi en Ermène, mais il avait peur que cela ne leur cause un préjudice.

La jeune fille craignait la même chose. La langue ancestrale pourrait néanmoins servir pour un langage codé.

Tandis qu'elle parlait sans regarder plus loin que devant son cheval, Amyan, lui, venait de relever la tête. Il plissa les yeux et soudain, se redressa.

– Nérétène ! Regarde !

Surprise, la jeune fille s'interrompit et chercha ce que son ami lui indiquait. Son cœur fit un bond.

– N'est-ce pas un village que je vois ? ajouta-t-il avec une joie soudaine.

– Oui ! Un village !

Toutes les pensées qui les avaient occupés jusqu'à présent s'envolèrent. Même la langue ancestrale. Les deux amis retrouvèrent espoir. Ce qu'ils ressentirent ensemble fut difficilement descriptible. Ce fut à ce moment-là qu'ils réalisèrent à quel point ils avaient été seuls pendant bien longtemps. La vue d'une présence d'êtres semblables leur procura un intense moment d'émotion.

Depuis leur point d'observation, ils ne distinguaient que des toitures et une fumée grise qui montait dans les airs. Il semblait que ce village cerné par un petit sous-bois borde un cours d'eau. De loin, ils auraient pu croire que les occupants des lieux n'avaient pas autant défriché les alentours qu'à Urkan.

Sans aucune hésitation, Amyan et Nérétène bifurquèrent dans cette direction, gagnés par l'excitation. Mais à peine avaient-ils engagé leurs montures que le jeune homme s'arrêta et se tourna vers son amie.

– Descendons de cheval.

Nérétène comprit l'intention d'Amyan. Les chevaux dressés appartenaient, dans l'esprit des Continentaux, au Royaume. S'ils ne voulaient pas être confondus, mieux valait laisser les animaux en arrière. Ils mirent alors pied à terre et Amyan proposa de les attacher à un arbre, le temps de se présenter et de faire comprendre aux habitants qui ils étaient.

Ils avancèrent ensuite à travers les hautes herbes, les ronces et les débris de branches. Tous les deux trouvaient étonnante une telle négligence. L'idée que le village était abandonné leur effleura l'esprit, mais la présence du feu ne trompait pas.

Nérétène s'arrêta à quelques mètres des premières maisons et tendit le bras vers Amyan.

– Regarde comme c'est bizarre.

Les toits et les façades, délabrés, laissaient croire que les habitations n'avaient pas été occupées depuis des années. Pourtant, non loin d'eux, un enfant se tenait accroupi au bord du ruisseau. Si l'herbe n'avait pas été piétinée, jamais ils ne l'auraient vu. Attirés par ce petit villageois, les deux amis s'avancèrent doucement et Nérétène décida de se manifester.

– Bonjour, nous sommes deux voyageurs et nous venons en amis.
Aucune réponse.

Au-dessus d'eux, des corbeaux ne cessaient de lancer leurs désagréables grincements et tournoyaient au-dessus des maisons.

Il y avait là quelque chose d'anormal. Nérétène se figea alors lorsque l'enfant se leva pour les regarder.

– Est-il l'unique survivant d'un conflit ?

Amyan sentit soudain son sang se glacer. Tous les deux se tournèrent vers les maisons parfaitement calmes. L'image d'une horrible scène se planta dans leur esprit. Mais, à leur soulagement, une porte s'ouvrit sur une vieille femme ridée et sans dents.

– Qui êtes-vous ? lança-t-elle d'un air peu aimable, en contractant chaque mot.

Elle brandit un vieux tissu comme si elle voulait les menacer.

– Bonjour, grande dame, commença Nérétène avec le sourire, nous...

Mais elle s'interrompit lorsqu'une voix à l'intonation peu commode retentit derrière la vieille dame. Une femme beaucoup plus jeune sortit de l'ombre de la maison.

– Va-t'en, grand-mère ! Qui êtes-vous ?

Amyan lança un regard surpris en leur direction et s'avança.

– Bonjour, nous sommes deux jeunes voyageurs et nous venons de trouver votre village. Il est bien caché ! ajouta-t-il avec un ton jovial.

Nérétène retenait son souffle. La jeune femme les contempla un instant de loin et décida de s'approcher. À mesure de ses pas, les deux amis remarquèrent quelque chose d'anormal sur son visage. Lorsqu'elle fut à leur portée, ils comprirent : ses yeux semblaient regarder ailleurs et sa lèvre supérieure était retroussée jusqu'à la base de son nez. Ses dents s'étaient placées dans un désordre rarement vu auparavant.

Amyan et Nérétène s'efforcèrent de ne pas la juger du regard. Malgré cette apparence désastreuse et un air peu vif, elle ne semblait pas menaçante.

– Vous êtes ici pourquoi ?

– Nous passons notre chemin et nous demandons s'il est possible de recevoir votre hospitalité.

À mesure qu'il prononçait ces mots, Amyan ressentait plutôt l'envie de partir en courant.

– Qui est votre chef ? lança alors Nérétène. Nous devons nous présenter.

Mais la jeune femme ne semblait pas comprendre de quoi elle parlait. Elle la fixa avec des yeux vides, dont l'un divergeait de manière frappante. Puis à leur surprise, elle appela l'enfant.

C'était une petite fille. La petite créature sortit des hautes herbes et repassa par le sillon qu'elle avait tracé. Amyan et Nérétène se retournèrent en même temps pour la voir et poussèrent une exclamation en parfaite synchronisation. La fillette marchait le dos courbé et son bras gauche était difforme. Mais le reste du corps semblait normal.

– Mais qu'est-ce qu'elles ont ? gémit Amyan.

– Une grave maladie, je crois, se contenta de répondre Nérétène. Ne restons pas ici. Allons voir leur chef.

– Es-tu certaine qu'il y a encore un chef dans ce village ?

Nérétène se mordit la lèvre. Elle allait parler lorsque plusieurs silhouettes approchèrent lentement, foulant la terre boueuse. Ils venaient de sortir des maisons derrière celle de la vieille dame. Amyan et Nérétène restèrent stupéfaits. Ils ne comptèrent que deux hommes un peu âgés, un autre plus jeune, qui marchait en boitant, et une dizaine de femmes de la même tranche d'âge que celle qui se tenait près d'eux.

Le groupe s'avança jusqu'à une certaine distance. Des cris s'élevaient, deux femmes se mirent à se chamailler et le plus vieil homme haussa la voix pour les calmer. Elles obéirent.

Amyan et Nérétène reculèrent. En face, personne ne les menaçait, mais cette rencontre s'avérait terriblement angoissante. Ces gens vivaient isolés depuis des générations sans avoir connu de renouvellement de population. Les enfants étaient issus de parents du même sang. Ces cas étaient rares, mais existaient dans des régions très mal connues des voyageurs, ou dans des villages qui subirent une épidémie, sans que les gens puissent quitter les lieux.

C'était comme s'ils assistaient à la fin d'une communauté humaine, sans retour possible. Amyan ne trouva plus le courage de prononcer le moindre mot. Nérétène se chargea de saluer les gens et tous les deux rebroussèrent chemin jusqu'à atteindre les chevaux.

Mais il arriva quelque chose qui les affecterait longtemps après : tandis qu'ils s'éloignaient, l'herbe frémissait derrière eux. Quelqu'un les avait suivis. C'était une petite fille. Elle les rattrapa en poussant des cris incompréhensibles. Amyan et Nérétène se retournèrent ensemble. Au loin, les gens avaient rejoint leurs maisons délabrées, sans chercher à l'appeler.